# L'Aigle blanc de Kosciusko

Autor(en): **Gachot Edouard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 28

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-253950

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

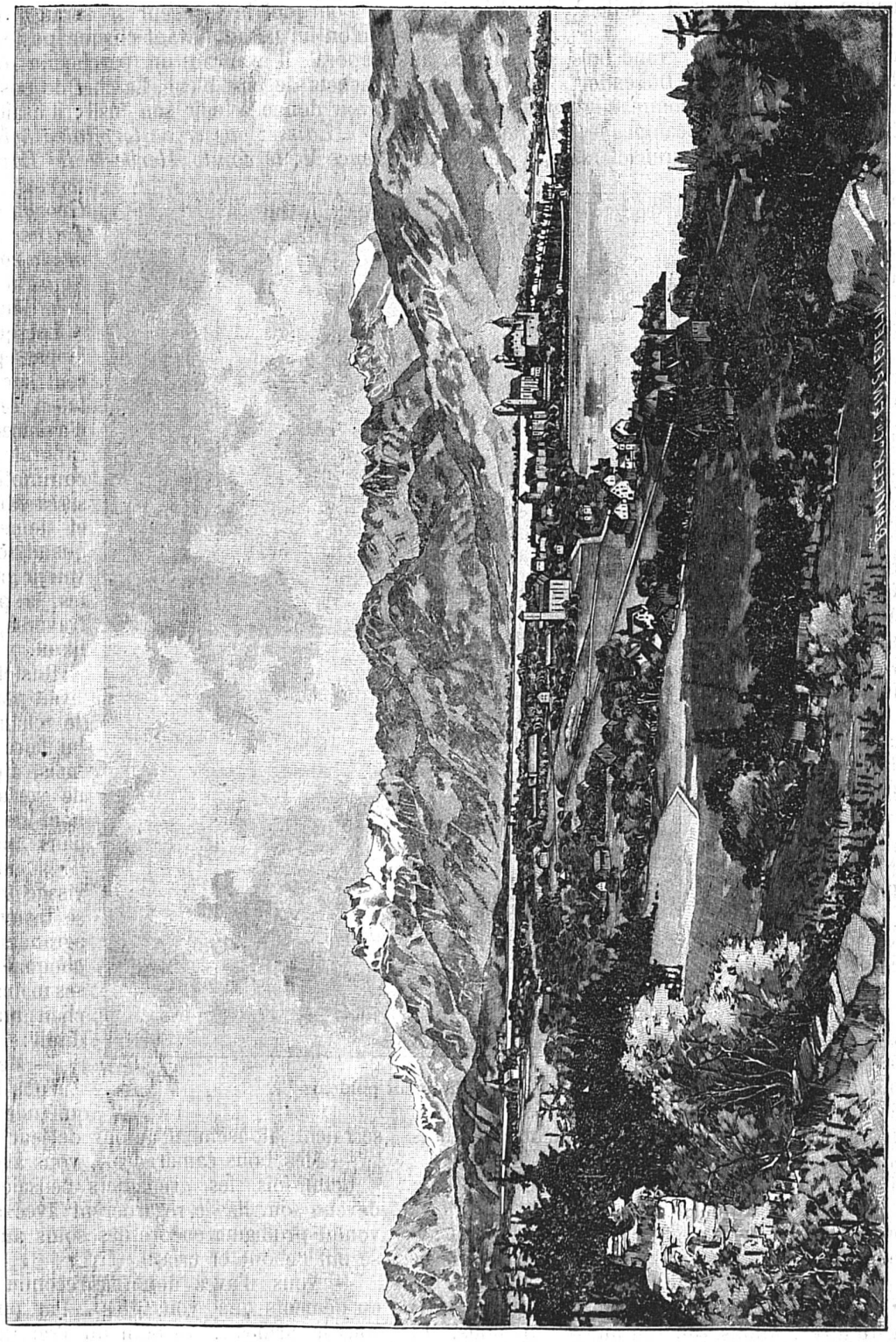
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# L'Aigle blanc de Kosciusko

Un soir de juillet, nous étions montés, après dîner, sur la terrasse du château. Rapperswyl, riche cité où s'attarde le touriste aimant les beaux paysages, s'étendait sous nos yeux, en vieilles maisons assises, du flanc d'une moyenne colline jusqu'au bord du lac de Zurich alors blanc et légèrement ridé par la brise.



Rapperswyl et le lac de Zurich

Mon compagnon de voyage, un peintre célèbre, qui avait dessiné le Monument polonais, la porte du musée et le porche d'une grande église, se plut à me narrer, dans la décroissance du jour, les aventures d'un caporal russe conduit par l'acte de la guerre sur le sol helvétique.

« Il était dix heures du matin, en août 1799. Une chaleur torride se faisait sentir. Ecrasée de fatigue, l'armeé moscovite, que le Tsar Paul Ier avait chargée de battre les Français qui occupaient en partie la Suisse, sommeillait au bivouac.

Devant quarante bataillons, deux cents cosaques battaient

l'estrade, et ces hommes chantaient la complainte apprise au cours d'une expédition sur les frontières du Caucase :

Les loups vont venir te manger,
Petit moujik mal vêtu ;
Ils entreront dans ta maison...
Leurs yeux de feux t'éblouiront.

De Bâle à Wesen, les vedettes russes faisaient arpenter à leurs petits chevaux le terrain mamelonné. Une seule était descendue, entre Zurich et Meilen ; couchée dans l'herbe, elle sommeillait.

Derrière elle, à l'orée d'un grand bois de chênes, au bord du chemin de traverse de Dübendorf, un vieux chalet servait d'abri au poste commandé par le caporal Kanoff, vétéran ayant fait les campagnes de Pologne, de Crimée et de Finlande. Neuf grenadiers, aux uniformes comme étiquetés de pièces multicolores, écoutaient les paroles graves de leur chef.

Il avait appris tant d'histoires militaires, tant d'aventures de voyages, tant de contes fantastiques, et il savait si bien les dire, le caporal Kanoff, que ses subordonnés se montraient admiratifs aux premières paroles de son récit.

Songez donc ! un fils de berger qui avait tenu à Moscou la bride du cheval de Catherine II, reçu de Potemkin des marques d'estime, porté le sabre de Souvarow pendant une bataille, — et que d'autres faveurs à ajouter !

Par exemple, c'était bien pour la vingtième fois que le victorieux Kanoff racontait l'entrée de son régiment dans une ville tartare : l'assaut, le pillage, l'égorgement des habitants et l'incendie. Il imitait les bruits : le sifflement des balles, l'explosion de la bombe, les grands cris de détresse.

Mais fronçant tout à coup les sourcils, le caporal interrogeait :

— Que se passe-t-il ?

C'est qu'il lui arrivait aux oreilles un bruit de ferraille et les jurons d'un cocher, et le timbre aigu de grelots violemment secoués, et les sons que rendent les sabots des chevaux frappant les pierres du chemin.

Kanoff interrogeait, de nouveau :

— Que fait donc la sentinelle ?

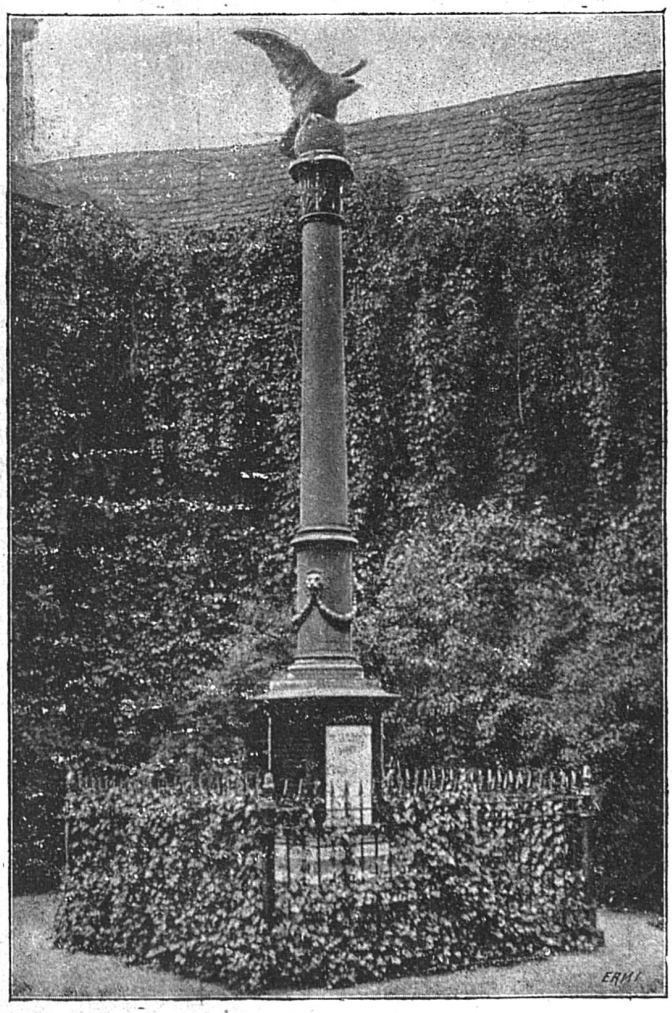
Un homme maladif, au visage tout pâle, lui répondit :

— Parbleu, Dychow s'est mis à l'ombre. Mais il ne peut arriver d'ennemis par cette route.

Kanoff le regardait fixement.

— Peux-tu dire ? Allons voir qui arrive sur nous. Et vite !

Ayant armé son fusil, le caporal sortit précipitamment du chalet ; il se plaça aussitôt au milieu du chemin et regarda au nord, vers le bois. Ce qu'il vit ?...



Monument polonais

Un vieux carrosse, à la caisse énorme qu'on avait suspendue au moyen de larges bandes en cuir sur quatre roues hautes et mal cerclées, au long et large timon terminé en tête d'ours grossièrement sculptée, au siège du cocher très élevé, aux deux portières largement coupées ; trois chevaux étiques le traînaient.

Le voyageur qui l'occupait entendit l'avertissement du du caporal parlant bien allemand :

— Halt da !

Pourquoi le voyageur se serait-il effrayé à l'injonction qu'on lui faisait devant chaque poste ? Vers la main du caporal, il avançait un parchemin orné de deux grands cachets de cire bleue. Le chef de poste le dépliait, après avoir donné à tenir son fusil ; il lisait tout haut :

« *Laissez passer en territoire helvétique Son Excellence M. le comte Herbert de Lutner, diplomate au service de S. M. le roi George d'Angleterre. M. de Lutner s'est engagé à suivre la route qui relie Schaffhouse à Rapperswyl.*

Général DURASOFF »

Lorsque Kanoff eut rendu le passeport, ses yeux se fixèrent sur l'ambassadeur. Celui-ci ordonnait au cocher d'avancer vite. Soudain, le caporal éprouvait une telle commotion que sa gorge se serra violemment ; il chancela et demeura à terre, inerte, quand le carrosse ayant dévalé à grand bruit de ferrailles, la pente du chemin de traverse, s'engageait dans Zollikon.

Rusteff, le vieux grenadier, avait porté son caporal dans le chalet ; il s'efforçait à lui faire reprendre ses sens ; mais, d'une syncope, Kanoff ne sortait qu'au bout qu'au bout de vingt minutes, et dans quel état ! Des gouttes de sueur perlaient de son visage tout blanc ; ses yeux se trouvaient démesurément agrandis ; ses dents s'entrechoquaient nerveusement ; de ses mains tremblantes, il cherchait un point d'appui, et il disait :

— Mes bons camarades....

Tous les soldats que l'inquiétude avait tenaillés, se serraient jalousement autour de leur chef qui reprit :

— Mes bons camarades... vous avez vu l'homme ?...

Cette fois les grenadiers pensaient que Kanoff était devenu fou. Ils le regardèrent avec compassion. Chacun voulut prodiguer encore des soins au malade. Le caporal se mit debout et cria :

— Vous n'avez donc pas reconnu l'homme ? Aveugles ou déments que vous êtes... Par punition, placez-vous sous les armes... Au nom du Tsar, je commande... Plus vite. !

Tous les hommes obéirent.

Dans le carré du corps de garde, Kanoff s'était mis debout ; il criait :

— Ecoutez, moujiks ! Voilà bien la seconde fois que je vois le vieillard qui m'a présenté un sauf-conduit en bonne forme. Mais vous ne comptiez pas au régiment de Potapoff, il y a quatre ans. A cette époque, vous serviez comme sentinelles de palais ou comme domestiques chez le gardien du grenier d'abondance.

— Écoutez, moujiks ! Le 4 avril 1794, dans les plaines de Raslavice, en Pologne, des bandes de paysans, des hommes abusés par l'espoir de soustraire leur pays à l'autorité pourtant bienfaisante de notre Tzarine, osèrent marcher contre une armée russe de 15,000 hommes. Or, une affreuse mêlée porta les adversaires aux plus terribles corps-à-corps.

Écoutez, moujiks ! Alors, mon père était sergent. Il se trouvait engagé au milieu de la bataille. Ah ! le brave homme ! Comme il faisait de sa baïonnette un carnage ; comme il entraînait bravement ses soldats, dont j'étais, parmi la multitude que présentait l'ennemi ; comme il chantait fort l'hymne des Romanow !.... Mais il dut s'arrêter devant les Polonais qui, ralliés par un chef, avaient fait soudain volte-face.

Écoutez, moujiks ! Un vieillard à longue barbe blanche, vieillard habillé d'une houppelande verte, vieillard coiffé d'un casque à crinière rouge, vieillard armé d'une lance aussi large qu'est la faulx du moissonneur tcherkesse...marcha ou plutôt courut vers le sergent qui nous conduisait à la gloire.

Écoutez, moujiks ! Je sanglote.., Sainte Marie de Kazan, ayez pitié de ma faiblesse... Écoutez, frères d'armes... Le vieillard portait un coup terrible de sa faulx au sergent qui n'avait point voulu reculer. Un aigle blanc de Finlande voltigeait sur la tête du vieillard. A vingt pas nous tirâmes sur l'homme, mais sans pouvoir l'atteindre. Et, les grenadiers du régiment Potapoff battant en retraite, je reçus entre mes bras le sergent qui avait été mortellement frappé. Sentant mes forces décuplées, j'emportai mon père jusqu'à une chaumière élevée entre deux marais... C'était une isbah dont les habitants avaient fui au bruit de la fusillade.

Ecoutez, moujiks ! Le sergent agonisait. De sa large blessure, les entrailles et la vie s'échappaient. Il eut pourtant, le pauvre petit père Kanoff, un moment de lucidité... Alors, il rouvrit ses yeux gris ; il me regarda fixement ; il me fit de suprêmes recommandations : — « Boris, ne manque pas de bien servir notre Tzarine ; n'oublie pas de bien prier Dieu et de respecter le pope Alexieff. Tu protégeras ta petite sœur Anika ; tu parleras respectueusement à ta mère Vanir ; il faudra lui annoncer que je suis mort... » Et tout cela dit, d'une haleine, le cher homme poussa un grand soupir.

Edouard GACHOT.

(*A suivre*)

## Oyama

Le marquis Oyama, ancien chef de l'état-major japonais, est le commandant en chef de l'armée japonaise en Mandchourie. C'est un personnage remarquable par sa fermeté de caractère et la décision de toutes ses entreprises qu'il mène toujours à bien avec ténacité. Oyama est un Satsuma d'une nature impo ante. Comme tous ses compatriotes, il est imbu de lui-même et a conscience de sa valeur. Après la victoire des clans sur Shogoun, il se rendit en Europe, espérant faire son profit de la guerre franco-allemande, mais il arriva un peu tard et ne put prendre part qu'au siège de Paris. Il revint au Japon, puis retourna en France. Il était alors colonel japonais, malgré son jeune âge, à peine 30 ans. Il étudia en France les travaux de fortification. Environ 12 ans plus tard, il entreprit un troisième voyage en Europe, dans le but de se mettre au courant du service de l'état-major général.

Il fut longtemps ministre de la guerre au Japon, même ministre de la marine. En 1891 il reprit le service actif. Pendant la guerre sino-japonaise, la deuxième armée fut placée sous ses ordres. C'est lui qui s'empara de Port-Arthur en 1894 et de Weï-Haï-Weï en 1895. C'est à lui que l'on doit aussi le mouvement commun des troupes de terre et de mer pendant cette guerre. Le Moltke japonais, le général Kawakami ayant abdiqué son poste en 1899, c'est Oyama, alors marquis et maréchal, qui devint chef de l'état-major général.

**Le marquis Oyama**

**Vice-amiral Kamimura**

Commandant de la deuxième division de l'escadre, soutien de Togo dans ses opérations.